

Jésus-Christ, au profit exclusif des connaissances littéraires, historiques, scientifiques, dont ils ont besoin pour leur enseignement! La théologie n'est pas leur affaire, disent-ils. Et sous ce beau prétexte, on les voit se déshabituer peu à peu de toute recherche, de toute lecture qui alimenterait leur âme, pour s'adonner uniquement à ce qui orne leur esprit. Un moment vient et souvent très vite, où, sauf la messe et le bréviaire, ils ne gardent rien de leurs habitudes du passé. A ces deux obligations près on ne les distinguerait plus de laïques honnêtes, qui se voueraient à la même tâche de l'éducation. Ils se montreraient désolés qu'on ne rendit pas hommage au savoir qu'ils acquièrent, aux succès qu'ils obtiennent, au prestige dont, pour leur part, ils entourent et enrichissent l'établissement auquel ils appartiennent. Le renom de professeur émérite les flatte. Il leur plaît de savoir que les élèves, les familles, le clergé du diocèse les tiennent en haute estime. Il leur est indifférent de mériter par ailleurs le reproche de saint Paul : *cum debueritis magistri esse propter tempus*. Ils sont des maîtres ès sciences humaines. Cela leur suffit. Illusion! illusion!

Voilà un prêtre âgé, un vieillard, au soir de la vie, peut-être déjà aux prises avec les infirmités qu'amène le voisinage de la mort. Il devrait lui être infiniment précieux et doux, parmi les ruines matérielles qui commencent, de rajeunir son admiration et son amour du sacerdoce. Il n'y

songe même pas. Il vit des habitudes prises. Il se contente de la petite correction de son train accoutumé d'existence. C'est bien quelque chose, sans doute; c'est même beaucoup que cette correction. Mais comme il serait désirable que l'âme fût plus et mieux de la partie, l'âme qui ne vieillit pas, l'âme qui, au milieu des impuissances et des déclinis physiques, demeure debout et peut toujours grandir : *renovabitur ut aquilæ juvenus tua*; l'âme au seuil de l'éternité, plus capable par cette proximité même de s'ouvrir à la beauté des choses divines! *Cum debueritis magistri esse propter tempus*.

Messieurs et vénérés confrères, avouons sincèrement que du plus au moins cette négligence à cultiver en nous, à faire grandir et s'épanouir en nous notre science de Jésus-Christ, cette habitude de la reléguer au rang des connaissances acquises une fois pour toutes, et dont il n'est plus nécessaire de s'occuper, sont chez nous tous un tort impardonnable. Je dis chez nous tous intentionnellement. Je ne fais pas d'exception pour les prédicateurs. Leur genre de ministère semblerait devoir les préserver du triste oubli, de l'incurie désolante que je signale.

Parlant sans cesse de Jésus-Christ, on doit supposer qu'ils ne cessent pas de l'étudier et de le contempler dans le silence de leur âme. Il faudrait qu'il en fût ainsi. Hélas! cela n'est pas, ou du moins pas toujours, ni au degré désirable. S'il n'y veille pas attentivement, le prédicateur,

même le prédicateur de retraites pastorales, risque de prendre le change, lui aussi, sur la plus impérieuse exigence de ses fonctions. Il en arrive à présenter avec une certaine aisance un certain nombre d'idées exactes; mais ce qu'il dit, faute d'être habituellement alimenté à des sources intimes et profondes, manque d'abondance, de plénitude, de spontanéité et de vie. On sent qu'il disserte en homme exercé, qu'il s'est approprié quelques points de doctrine et qu'il les expose convenablement. On attend de lui autre chose, qu'il parle avec cette intensité de foi, ce désir, ce besoin, cette passion de faire partager sa foi, que la contemplation soutenue du Christ, l'assimilation quotidienne du Christ, produit dans une âme et qui révèle l'apôtre.

Non, je ne sépare point ma cause de la vôtre, messieurs. Non, je ne songe pas à m'octroyer le bénéfice d'une situation meilleure. Non, je n'ai pas la prétention de moins mériter que n'importe lequel d'entre vous l'avertissement sévère de saint Paul. Je vous le déclare en toute sincérité dès ce premier entretien, je ne vous adresserai jamais une seule exhortation que je ne me la sois d'abord adressée à moi-même. *Ne forte cum aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar*¹. Quand il n'y irait pas pour moi d'un intérêt supérieur, la plus élémentaire honnêteté l'exige.

Donc, tous ensemble, vous et moi, nous pre-

¹ I Corinth. ix, 27.

nous pour nous ce reproche : *cum debueritis magistri esse propter tempus*, entendu au sens précis que nous venons de dire.

Nous ne connaissons pas assez Jésus-Christ. Entre la science en quelque sorte emmagasinée et immobilisée que nous possédons, et la belle science progressive que nous pourrions, que nous devrions nous faire, il y a une distance humiliante, un lamentable écart. Et dès lors, la suite du texte s'impose : *rursum indigetis ut vos doceamini*.

II

Rursum indigetis. Nous en sommes là, dût-il coûter à notre amour-propre d'en convenir. Il nous faut réapprendre ce que nous avons peut-être su, mais oublié. Il nous faut apprendre ce que nous avons peut-être omis jusque-là de chercher à savoir.

Le traité de l'Incarnation et l'Évangile: voilà dans l'immense domaine de la théologie ce qui nous doit être familier. La vie théandrique de Jésus où se cache la merveille de la rencontre du fini et de l'infini, de l'absolue sujétion de la créature au Créateur, de l'absolue pénétration de l'homme par Dieu, c'est-à-dire le surnaturel à sa source, la religion à son maximum de perfection, le sacerdoce dans sa racine et sa fleur;

la vie évangélique de Jésus, sa vie cachée trente ans à Nazareth et si pleinement féconde ; sa vie publique de trois années, tout ce qu'il a révélé de lui et de sa double nature, tout ce qu'il a laissé entrevoir de ses relations avec son Père, son adoration, son zèle, son amoureuse dépendance, tout ce qu'il a multiplié d'enseignements et d'exemples dans l'accomplissement de son œuvre apostolique, les diversités et nuances de son langage, de ses procédés, de ses attitudes, suivant les occurrences variées de son ministère... Je ne prolonge pas davantage cette énumération, ce n'est pas le moment ; nous aurons l'occasion d'y revenir et d'insister davantage.

Messieurs, admettez-vous qu'un prêtre puisse se désintéresser d'une seule des paroles, d'une seule des actions de Jésus-Christ ? Admettez-vous qu'il ait traversé sa carrière, qu'il touche au terme de sa vie, sans avoir essayé consciencieusement de se rendre compte de l'Évangile, jusqu'à un iota ? Songez-y, c'est en définitive pour cela qu'il est prêtre. Cette science est pour lui non point chose facultative de surrogation et de luxe, mais chose professionnelle. Un lettré rougirait d'être pris en flagrant délit d'ignorance des chefs-d'œuvre de la pensée humaine ; un mathématicien, un astronome, un chimiste, en délit d'ignorance des divers objets des sciences auxquelles il s'adonne et qu'il représente ; un artiste, en délit d'ignorance de tout ce qui touche à son art ; et le prêtre pourrait se contenter d'un

simulacre d'initiation à l'Évangile ! Incontestablement, messieurs, votre devoir, votre devoir positif et accentué, vous demande davantage.

Rursum indigetis ut vos doceamini. Vous avez besoin de vous pénétrer plus avant de la connaissance théorique et pratique du Christ, pour vous-mêmes d'abord, pour le développement de votre vie sacerdotale.

Le dogme et l'Évangile assidûment cultivés vous seront une ressource incomparable de sanctification personnelle. Vous êtes corrects, vous êtes pieux, dites-vous, rien qu'en vous tenant aux habitudes prises. Convenez que, pour précieuses qu'elles soient, ces habitudes toutes seules vous défendent mal contre les lassitudes, les langueurs, les aridités, les dégoûts. Vous vous soutenez ; vous ne marchez pas, vous n'avancez pas. Je ne sais quelle ardeur et quel élan vous manquent. Il n'y a rien d'alerte et de vaillant en vous. Vous semblez fléchir sous un poids de mélancolie humiliante. Oh ! que de vous instruire plus à fond de ce qu'a été Jésus-Christ et de ce qu'il a fait, oh ! que de communier plus intimement à Jésus-Christ, de vous mieux assimiler sa religion, ses états intérieurs, ses dispositions envers Dieu et envers les hommes, vous rendrait donc service ! Et vous qui, sur un point ou sur l'autre, désertez les plus strictes exigences de votre vocation, n'est-il pas évident que vous trouveriez dans ce que je propose et réclame le frein nécessaire, le remède opportun, le contre-

poinds aux faux entraînements qui vous séduisent et vous perdent?

Vous avez besoin, messieurs, de connaître plus sérieusement Jésus-Christ, *rursum indigetis*, pour les âmes qui vous sont confiées. Ce n'est pas avec l'habileté humaine, une sagesse et un jugement même très sûrs, une expérience même consommée, un zèle même sincère, qu'on exerce sur les âmes une réelle influence. Les âmes ne s'y trompent point. Elles ont le sens de ce que leur donne ou ne leur donne pas le directeur auquel elles s'adressent. Entre un prêtre et un prêtre, elles savent établir une comparaison et mettre des distances. Elles se rendent bien vite compte si la voix qu'elles entendent est l'écho d'une doctrine intérieure, approfondie, goûtée, vécue, ou simplement le langage d'un moraliste honnête qui s'acquitte avec bienséance de ses fonctions. Et puis, il n'y a pas entre les âmes et vous que la direction proprement dite rattachée au ministère de la confession. Je parlais tout à l'heure de messieurs les professeurs; qu'ils me permettent de revenir à eux, d'un mot, en passant. Dans nos maisons d'éducation, le professeur n'est pas chargé d'ordinaire de la direction spirituelle des élèves. Serait-il pour cela dépossédé du droit et du devoir d'exercer sur eux une action sacerdotale? Sous peine de rabaisser et d'amoindrir sa mission la plus avérée, ne faut-il pas au contraire qu'il laisse en toute occasion, à chaque instant, rayonner de

son âme sur l'âme des jeunes gens quelque chose de surnaturel et de saint, de bienfaisant, de pénétrant, d'apostolique pour tout dire? Vous n'êtes pas, vous, messieurs, chargés du grand ministère de l'éducation, seulement des initiateurs aux lettres et aux sciences, des universitaires en soutane; vous êtes avant tout des prêtres. Et de vous comme du Christ, et à la condition que vous vous serez assimilé le Christ, il doit se dégager incessamment une excitation à la foi, à la piété, au bien. *Virtus de illo exhibat* ¹.

Rursum indigetis ut vos doceamini. Enfin, messieurs et vénérés confrères, j'ajoute un dernier trait à cette analyse des motifs au nom desquels le *scire Jesum Christum* s'impose à vous: vous avez besoin de vous avancer toujours plus dans la connaissance de Jésus-Christ, pour l'honneur de l'Église, pour l'expansion de son prestige et de son œuvre au sein de l'humanité. L'Église, c'est, dans son ensemble, la lumière du monde, le sel de la terre. Sans l'Église, dépositaire des enseignements de Jésus-Christ, dispensatrice de sa grâce, le monde, en dépit d'une civilisation matérielle aussi élégante et raffinée qu'on le voudra, perdrait bien vite même les éléments des croyances et des vertus naturelles, et retournerait aux insuffisances et aux désordres trop connus du passé. Mais l'Église n'est point une entité abstraite. L'Église, c'est Jésus-Christ con-

¹ Luc. vi, 19.

tinuant, à l'aide des prêtres ses mandataires, depuis le plus humble d'entre eux jusqu'au Souverain Pontife, de répandre sur les âmes la vérité et les énergies du bien. Dans la mesure où ceux-ci lui prêtent ou lui refusent un concours intelligent, son œuvre, sa belle œuvre périclite ou prospère et s'épanouit. Or, je vous le demande, que peut-il attendre de coopérateurs qui font presque profession de ne pas le connaître autrement que dans la mesure stricte et obligée de l'orthodoxie, qui, au lieu de se pénétrer et de s'inspirer de sa pensée et de sa vie, avec un soin jaloux, toujours davantage, parlent, agissent, travaillent d'eux-mêmes et d'eux seuls à distance de lui, en dehors de lui, sous l'impulsion unique de leurs aptitudes naturelles et de leurs goûts? Ce sont des rayons détachés du centre; ce sont des étincelles isolées du foyer. Cela ne va pas loin. Messieurs et vénérés confrères, il y a cinquante mille ecclésiastiques en France..., pensez-vous qu'il y ait cinquante mille prêtres? Que dire du monde entier? N'est-il pas certain que si chaque force sacerdotale à sa place, dans sa sphère d'action, déployait l'intensité d'énergie dont elle est capable, donnait toute sa mesure, la sainte Église accomplirait de plus grandes merveilles au sein de la race humaine?

III

La nécessité étant admise de nous mieux instruire de Jésus-Christ, de devenir avec les années qui s'enfuient de meilleurs théologiens du Christ, comment nous y prendrons-nous pratiquement pour y répondre?

D'abord nous aurons le désir sincère de sortir de nos insuffisances. Ce désir, nous l'entretiendrons soigneusement et loyalement en nous; nous le réitérerons souvent, chaque fois qu'il semblera fléchir. Nous nous représenterons qu'il s'impose et qu'il faut nous y retremper. Nous l'apprécierons, nous le goûterons, nous l'aimerons. Puis nous userons de quelques moyens déterminés et précis d'action. Pourquoi tous les prêtres n'auraient-ils pas à leur usage quotidien un certain nombre de livres où ils puiseraient la moelle de la doctrine?... un traité de l'Incarnation comme base large et ferme de la science du Christ, les *Sermons* de saint Augustin sur saint Jean; quelques écrits des premiers oratoriens de France, ces amis de Notre-Seigneur, ces pieux et savants contemplatifs des états de Jésus: Bérulle, Coudren, Bourgoing; les *Méditations sur les Évangiles* de Bossuet, les *Élévations sur les mystères*, à partir de la seconde partie surtout, depuis la

mission du Précurseur ; voilà pour les anciens auteurs. Parmi les récents, deux ou trois volumes du P. Faber ; les *Élévations sur la doctrine et la vie de Jésus-Christ*, de Mgr Gay ; *Dieu intime, Jésus intime*, œuvre d'hier, due à la piété pleine de doctrine d'un de nos directeurs de grands séminaires¹, disciple de M. Olier, et qui compte désormais entre les meilleurs traités de vie spirituelle. Oui, une petite bibliothèque privée, chers messieurs, celle-là ou une autre ; oui, des livres de chevet, ceux que je viens de dire, ou ceux que vous préféreriez selon la nuance de votre tempérament intellectuel ; des ouvrages spéciaux que vous vous rendriez familiers, que vous vous assimilerez par une lecture soutenue. *Nocturna versate manu, versate diurna*.

Au-dessus de tous les ouvrages des hommes, cela va de soi : l'Évangile ; l'Évangile lu page après page, relu encore, relu toujours, sans préoccupation exégétique ou critique. Vous ferez de l'exégèse à d'autres moments, si vous en avez l'aptitude et le loisir. Il est souverainement désirable que vous en puissiez faire. Mais aux moments réservés et sacrés dont je parle, vous lirez l'Évangile uniquement sous l'inspiration de votre foi et de votre piété, pour chercher à vous pénétrer de Jésus-Christ, qui s'y cache presque comme sous l'hostie : c'est saint Augustin qui établit ce rapprochement, pour réaliser le *scire*

¹ M. Sauvé, directeur et professeur de dogme au grand séminaire de Dijon.

Jesum Christum, où saint Paul se glorifiait de borner toutes ses ambitions.

Et que vous lisiez des livres de théologie ou que vous lisiez l'Évangile, vous aurez grand soin, messieurs et vénérés confrères, de vous mettre pieusement, tendrement, à l'école du Maître intérieur. L'auteur de *l'Imitation*, celui de tous les auteurs choisis qui vous est à juste titre le plus familier et le plus cher, ne cesse pour ainsi dire pas de vous le recommander. Vous suivrez son conseil. Le Maître est là et il vous appelle, là sous les pages bénies de sa révélation ; là, au tabernacle ; là, dans votre conscience, au saint des saints de votre âme, là partout, là toujours. C'est Lui en définitive qui vous dit bien plus que saint Paul : *rursum indigetis ut vos doceamini*. C'est Lui, si vous consentez à l'entendre, qui se réserve de vous instruire. *Secus pedes ejus*. O prêtres, ayez l'admiration, ayez le culte de Marie sœur de Lazare, quand elle se tenait en silence aux pieds du Christ, quand elle laissait sa parole tomber goutte à goutte, perle à perle, rosée et flamme, sur son cœur !

Ce sont là des résolutions que vous devrez emporter de la retraite, messieurs et vénérés confrères, et sur lesquelles nous ne manquerons pas de revenir pour en accentuer l'importance. En attendant, il faut que la retraite même soit un commencement d'application de ces principes. Nous vous parlerons beaucoup de Jésus-Christ prêtre et des divers aspects de son sacerdoce,

persuadé qu'un seul degré de plus d'intelligence, d'estime, d'admiration de cette part réservée de la théologie et de la Révélation, peut conduire aux conséquences pratiques les plus fécondes. *Id quia præ se fert plurimum splendoris alendæ pietati oportunissimum est*, a dit Thomassin, du dogme en général, du dogme du Verbe incarné tout particulièrement. Je m'inspirerai volontiers de Thomassin, je le citerai souvent, et vous, messieurs, pour mieux comprendre et goûter sa doctrine dans vos cellules, devant votre crucifix; ici, à la chapelle, au pied du tabernacle; vous aimerez de vous recueillir près du Maître des théologiens et des docteurs qui ne demande qu'à vous parler lui-même, qu'à se révéler à vous, qu'à s'unir plus intimement à vous et vous unir à Lui.

O Jésus, en finissant, pour mes frères et pour moi, je veux faire cette prière que le souvenir des Évangiles m'inspire. Aux jours de votre vie terrestre, vous avez conduit les trois privilégiés de votre tendresse sur le Thabor, et là, dépouillant l'habituelle humilité de votre nature humaine, vous vous êtes manifesté à eux dans un tel éblouissement de lumière, que leur foi soudain accrue leur fit entrevoir et toucher le ciel.

Pendant ces jours bénis de la retraite, nouveau Thabor, usez de la même condescendance à notre égard. Que le *transfiguratus est ante eos*¹ se renou-

¹ Matth. xvii, 2.

velle pour nous! Que votre sacerdoce, origine, modèle et soutien du nôtre, émergeant et rayonnant des ombres où il ne se dérobe que trop d'ordinaire à nos pauvres regards, s'illumine de toutes les clartés qui nous rendront plus chère notre inestimable et trois fois sainte vocation!

Amen.